

Livres

Numéro 781, novembre–décembre 2015

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/79724ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Centre justice et foi

ISSN

0034-3781 (imprimé)

1929-3097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(2015). Compte rendu de [Livres]. *Relations*, (781), 43–46.

**LA CRISE ÉCOLOGIQUE :
UNE CHANCE ?**

Naomi Klein

**TOUT PEUT CHANGER. CAPITALISME
ET CHANGEMENT CLIMATIQUE**

Montréal, Lux Éditeur, 2015, 596 p.

Collaboratrice de *Harper's* et de *Rolling Stone*, chroniqueuse affiliée au *New York Times*, au *Guardian* et à *The Nation*, la journaliste Naomi Klein propose dans cet ouvrage très fouillé – il a nécessité cinq années de travail et l'assistance de deux chercheurs –, un regard sur la crise des changements climatiques en tant que catalyseur potentiel de plusieurs luttes écologiques et sociales. Elle entrevoit la possibilité de mettre fin au système économique déréglementé, incompatible avec les politiques nécessaires pour se sortir du pétrin de la crise écologique. À ses yeux, de manière globale, une planification à long terme, une fiscalité plus progressive et des dépenses publiques plus soutenues sont nécessaires. Parmi les nombreuses pistes de solutions exposées dans ce livre, on trouve une gestion plus démocratique de l'énergie par les collectivités, le revenu minimum garanti, la redéfinition du droit commercial, la taxe Tobin sur les transactions financières, l'élimination des paradis fiscaux, la taxe de 1 % sur les fortunes des milliardaires – qui générerait à elle seule 46 milliards de dollars par

année –, la diminution de 25 % des dépenses militaires des pays les plus militarisés, la taxe sur le carbone et l'élimination des subsides aux compagnies pétrolières. Selon l'auteure, il n'est pas trop tard pour agir, mais nous avons besoin, entre autres, d'un équivalent du plan Marshall. À cet égard, elle affirme que Barack Obama a manqué une occasion historique, en 2008, lors de la crise des *subprimes*, de réformer en profondeur le système financier et de propulser un tel plan.

Naomi Klein critique les classes dirigeantes politiques et économiques qui ne se soucient guère des populations ni du sort de la planète. Ce ne sont pas elles qui nous sortiront de l'impasse. Le lobby des compagnies gazières et pétrolières, aux États-Unis seulement, dépense près de 400 000 \$ par jour. Si rien n'est fait, les dépenses liées à l'exploitation des sables bitumineux seront de 364 milliards de dollars d'ici 2035. L'auteure critique aussi les alliances douteuses entre certains groupes environnementaux et de grandes compagnies pétrolières. Ainsi, le World Wildlife Fund entretient des liens de longue date avec Shell, et Nature Conservancy, qui est l'un des groupes environnementaux les mieux pourvus des États-Unis, détenait, en 2012, 22,8 millions de dollars dans des industries d'énergie fossile.

La mobilisation sociale est donc la clé. L'auteure constate que dans les

nouvelles régions affectées par la crise écologique, les populations sont de moins en moins conciliantes avec ces industries. « Chaque puits de fracturation aménagé près d'une prise d'eau municipale et chaque train de charbon traversant une petite ville donnent aux collectivités concernées des raisons de détester l'industrie des combustibles fossiles. En ignorant cette réalité, les sociétés pétrolières et gazières sont peut-être en train de creuser leur propre tombe politique » (p. 357-358). Klein fonde beaucoup d'espoir, en particulier, en une alliance entre différents mouvements sociaux et les mouvements autochtones qui sont en première ligne. Les Autochtones de partout dans le monde, en effet, détiennent un puissant levier politique en raison des conventions et traités qu'ils ont signés, notamment.

Selon l'auteure, l'histoire montre que les grands changements sociaux ne se font pas petit à petit, mais par une suite rapide de tournants décisifs. Elle fait une comparaison intéressante avec la fin de l'esclavagisme aux États-Unis afin de montrer qu'un système économique de grande importance peut changer rapidement. « Au début de la guerre de Sécession, les esclaves étaient des actifs dont la valeur dépassait celle de l'ensemble des banques, usines et sociétés ferroviaires du pays,





selon l'historien Eric Forner» (p. 513). Malgré tout, l'esclavagisme, jugé immoral, a été abandonné sans transition. Cette analogie montre que le changement radical du paradigme économique actuel, basé sur les énergies fossiles, est tout aussi possible. Il suffit d'une volonté politique.

Ce changement radical implique aussi une vision différente du monde, fondée sur l'interdépendance plutôt que sur l'hyper-individualisme, sur la réciprocité plutôt que sur la domination, sur la coopération plutôt que sur la hiérarchie.

Ce livre foisonnant et méticuleux, aux nombreuses notes explicatives, est non seulement une source impressionnante de renseignements, mais un formidable et inspirant appel à l'action.

BERNARD HUDON

ENTRE NATURE ET CULTURE

Benoit Coutu (dir.)

DE LA DUALITÉ ENTRE NATURE ET CULTURE EN SCIENCES SOCIALES

Montréal, Les éditions libres du carré rouge, 2014, 342 p.



Nous vivons actuellement une grave crise écologique, plus ou moins assumée. Nous assistons également à la multiplication des technologies permettant de « maîtriser » la nature ainsi qu'au déploiement d'un système économique mondialisé demandant une quantité grandissante de ressources naturelles. Notre environnement étant aménagé à partir de critères socialement construits, la technologie s'y insère comme force structurante. Nous pouvons de plus en plus transformer notre corps au gré de notre volonté. La possibilité d'une plus grande « cyborgisation » de l'humain semble devenir une tendance. Quelle est l'influence de ces phénomènes sur le rapport entre la nature et la culture? Comment comprendre la continuité

d'un tel questionnement à une époque si effervescente? Vivons-nous un moment de rupture dans la manière dont la culture est en interaction avec son environnement? Si ce n'est pas le cas, de quelle manière peut-on envisager, aujourd'hui, une continuité dans notre façon de réfléchir le rapport entre la nature et la culture en sciences sociales?

C'est à ces questions fondamentales, entre autres, que tente de répondre cet ouvrage collectif, dirigé par Benoit Coutu, qui trouve son origine dans un colloque portant sur l'actualité de la dualité nature/culture en sciences sociales, tenu à l'UQAM en avril 2011.

Plusieurs des auteurs du livre s'intéressent à des phénomènes sociaux précis. Par exemple, Lyne Nantel analyse la crise écologique dans une réflexion sur les éthiques de la nature. Marie-Pierre Boucher s'intéresse aux transformations des débats portant sur la dualité nature/culture dans le cadre de discours féministes contemporains, plus particulièrement concernant l'essentialisation du sexe et du genre, ainsi que l'amalgame constructiviste humain-machine-nature. Daphne Esquivel Sada, pour sa part, aborde la communauté scientifique œuvrant en nanotechnologie et sa perception de la dualité nature/artifice. Rémi de Villeneuve se demande ce que signifie la nature à l'ère des théories post-modernes et de la post-humanité. Défendant une position humaniste, il tente de réconcilier l'époque contemporaine et la possibilité d'une nature humaine qui ferait encore sens. Jacques Mascotto conclut l'ouvrage avec un ambitieux chapitre où il critique avec une plume acerbe le processus de transformation du monde vécu, toujours plus fortement influencé par le capitalisme qui soumet l'être humain à un véritable dressage afin d'assurer que l'ensemble de ses actions se réduisent à leur seule valeur marchande.

D'autres chapitres portent plutôt sur des considérations philosophiques, herméneutiques et épistémologiques. C'est le cas de l'article de

Guillaume Lamy, qui fait une analyse qualitative fine de l'œuvre d'Edward Wilson portant sur la sociobiologie, et de celui de Louis-Gilles Gagnon, qui s'intéresse à la dualité humain/animal à partir des écrits du philosophe Cornelius Castoriadis, proposant une réflexion autour de la tension entre l'imaginaire radical et l'imaginaire social. Maxime Lefrançois, quant à lui, aborde le concept de besoin et en décrit l'histoire intellectuelle pour réfléchir la différence entre besoins naturels et culturels.

La question de la relation entre nature et culture demeure épineuse. Il apparaît alors primordial de réfléchir aux différents angles d'analyse possibles pour arriver à mieux comprendre cette problématique à partir des sciences sociales. La richesse de cet ouvrage collectif réside autant dans la diversité des approches que dans le tour de force consistant à conserver un fil conducteur à travers la variété des objets analysés.

JEAN-PHILIPPE RIOUX-BLANCHETTE

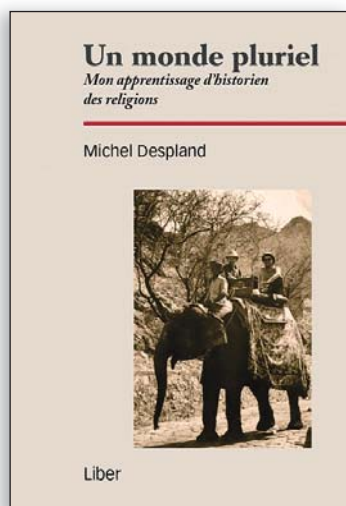
UNE VIE QUI DONNE À PENSER

Michel Despland

UN MONDE PLURIEL. MON APPRENTISSAGE D'HISTORIEN DES RELIGIONS

Montréal, Liber, 2015, 306 p.

Michel Despland nous propose en quelque sorte une autobiographie intellectuelle: le cheminement de pensée d'un enfant suisse du canton de Vaud devenu pasteur, puis théologien, et enfin historien des religions. Ce genre littéraire est un art fascinant et difficile, naviguant entre la confiance intimiste, l'introspection et le jugement sur les autres ou la société. Immigré à Montréal en 1965, Despland enseigne à l'Université Sir-George-Williams, qui se fonda par la suite à



l'Université Concordia. Il a produit, au long d'une riche carrière, une œuvre intellectuelle d'envergure en tant qu'historien des religions et, pourrait-on dire, de prospecteur des voies de rencontres entre religions et sociétés.

Ce livre ne se résume pas facilement. Il est fait de 48 courts chapitres relatant souvent des rencontres et expériences personnelles de l'enfance à aujourd'hui ainsi que des récits de voyage fort nombreux. L'ensemble donne un portrait impressionniste dont le vrai propos n'est pas simplement autobiographique mais offre une réflexion sur les centres d'intérêt de l'auteur. C'est un *patchwork*, certes inégal, mais toujours intéressant. L'auteur fait de la mise en scène et de la mise en récit, comme si chaque expérience devenait leçon de choses. Cela fait penser, en moins systématique, au *Tour du monde d'un écologiste* du biologiste Jean-Marie Pelt.

L'ensemble de l'ouvrage est charmant, vif, suggestif. L'amour de l'auteur pour le Québec est évident, celui

des années 1960 et de la Révolution tranquille, mais aussi celui du printemps étudiant de 2012. Il a beaucoup d'admiration pour l'Amérique du Sud, surtout le Brésil, et la façon dont le christianisme s'y est inculturé. J'ai beaucoup apprécié une courte réflexion sur l'égalité et sur ce qu'il appelle les «relations asymétriques ou inégales» (p. 237-239). De même pour «la sortie de la religion et politisation de la religion» (p. 243-251). «Ce que l'on voit apparaître ici et là de nos jours, ce n'est pas un retour du religieux, mais sa mutation. Ce qui semble venir n'est pas ce qui fut perdu. La nouvelle religion sans culture peut paraître universelle parce qu'elle est culturellement neutre. Et peu impliquée dans la lourde pâte du quotidien économique et social» (p. 251). On trouvera de même une section très ferme sur la question palestinienne: «Il faudrait un miracle pour rompre la spirale fatale entre la sécurité des uns, si rationnellement organisée (mais économiquement si coûteuse), et le dénuement désespéré et désespérant des autres» (p. 275). On trouve également un beau coup de chapeau au pape François.

Despland a ses auteurs fétiches – surtout Rousseau, Augustin, Kant, Locke, Hume – et sa culture est immense (philosophie, littérature, sciences sociales, etc.). À cet égard, on aurait apprécié quelques notes en bas de page – il n'y en a aucune –, indiquant des références.

Tout compte fait, voilà un livre magnifique qui donne à penser, facile à lire malgré le caractère aride de certains thèmes. Au carrefour de nos débats sur la laïcité, la pensée de Despland mérite d'être connue et discutée.

ANDRÉ BEAUCHAMP

L'ESPRIT D'UNE VILLE

Monique Proulx

CE QU'IL RESTE DE MOI

Montréal, Boréal, 2015, 432 p.

Avec ce roman, Monique Proulx apporte sur Montréal un regard inusité. Elle entreprend de repérer, à travers différents visages contemporains, quelque chose de la soif d'absolu qui habitait Jeanne Mance, cofondatrice de la ville avec Paul Chomedey de Maisonneuve. Voilà un pari littéraire audacieux, en contraste avec l'embaras habituel entourant les origines spirituelles de Ville-Marie.

La figure de Jeanne Mance s'est estompée dans notre mémoire collective. Comme trace publique de son œuvre, il reste bien la magnifique sculpture de Louis-Philippe Hébert devant l'Hôtel-Dieu, fondé par elle sur le site initial d'Hochelaga. Le monument rappelle la compassion de cette

Notre dernier numéro :

La réforme au féminin

(418) 653-6353

cahiers@centremanse.org

www.centremanse.org

Cahiers
de spiritualité
ignatienne

3 numéros par an

La spiritualité en dialogue avec la culture contemporaine



infirmière laïque, vouée au soin des malades et des blessés, français et autochtones, dans un établissement administré par elle jusqu'à sa mort en 1673. Mais combien se souviennent qu'elle avait formé, avec Maisonneuve, le projet de venir jeter ici les bases d'une cité franco-amérindienne et chrétienne où cohabiteraient les «montréalistes» et les «sauvages»? Projet né de la foi profonde de ces deux croyants et marqué par une authentique sensibilité humaniste. «Folle entreprise», selon les administrateurs de Québec, plutôt portés au commerce. Vision idéaliste en effet, qui se transforma au fil du temps, mais dont *Ce qu'il reste de moi* veut déceler une certaine survivance dans la ville moderne.

Pour illustrer son propos, Monique Proulx évoque la présence d'un «feu originel», comparable à celui qui animait Jeanne Mance, dans la générosité sociale du personnage de Virginie ou la quête incessante de celui de Laurel, par exemple, ou encore dans le désir d'émancipation du juif Markus, la rébellion de Laila, la compassion du soufi Khaled ou le discernement libérateur du prêtre exorciste Guillaume. Dans tous les cas, il s'agit de «ces ferveurs plus grandes qu'humaines qui s'ébattent partout en quête de l'inaccessible» (p. 305), manifestations parfois paradoxales d'un désir universel de transcendance et de dépassement.



Entre tous ces itinéraires, l'auteur tisse ingénieusement les fils d'une trame où se dessinent par touches successives des traits de la pionnière de Montréal: sa confiance et sa détermination, alors même qu'elle ne sait rien encore du voyage dans lequel elle s'engage; son ouverture à l'autre, à l'inconnu, dans un contexte social et politique qui aurait pu conduire plutôt à la méfiance; son appel à un dénuement total, une «faim d'anéantissement» de l'égo qui la poussera au don de sa vie dans des conditions physiques et morales extrêmement éprouvantes. On pourrait ajouter, avec les mots d'aujourd'hui, l'espoir d'un autre monde possible qui inspirait le rêve d'une cité idéale en Nouvelle-France.

Tout au long, la romancière explore avec tendresse la complexité de la condition humaine. Elle porte sur ses personnages un regard de compassion, sachant capter dans leurs détresses une beauté voilée, comme chez ce mendiant innu, Charlie Putulik, qui «quête les deux mains ouvertes avec fierté, avec entrain, comme s'il offrait quelque chose au lieu de demander.

[...] C'est un transmetteur d'humanité» (p. 45-46). Ou encore chez Zahir, qui poursuit une grève de la faim dans une église: «Qu'est-ce qu'un homme?», se demande son frère Khaled. «Qu'est-ce qu'un homme perdu, terrifié, qu'est-ce qu'un terroriste? [...] L'Amour originel se cherche sans cesse lui-même, et ça ressemble à de la douleur, ça ressemble à de la violence, mais c'est tout simplement de l'amour qui se cherche. C'est ça, un homme [...]. Un homme est un condensé d'amour obscurci» (p. 342).

Depuis sa parution récente, cette œuvre de maturité a suscité beaucoup d'intérêt. Avec l'originalité de son propos, la vivacité de son écriture, sa finesse d'observation et son sens du spirituel au cœur des passions humaines, l'auteur nous donne un fort beau livre, digne successeur d'*Aurores montréalaises* (Boréal, 1997). On y trouve autant matière à réflexion que plaisir de lire. Sur un ton parfois grave, parfois enjoué, l'imaginaire de Monique Proulx nous entraîne dans une enquête captivante, nourrie par un regard pénétrant. On en ressort avec le goût de refaire connaissance avec Jeanne Mance, et peut-être aussi de porter attention à cette source ardente qui continuerait de rejoindre par toutes sortes de canaux secrets la multitude bigarrée de Montréal.

GUY CÔTÉ

Féministe, musulmane et engagée